

## La revanche

Dorothee Varèze

Numéro 37, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Varèze, D. (1988). La revanche. *Moebius*, (37), 85-91.

## DOROTHEE VAREZE

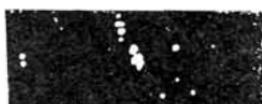
### *La revanche*

D'un coup de frein un peu sec, Liliane arrêta sa voiture à l'ombre d'un arbre dans la grande cour de ferme où elle venait d'entrer. Dès le premier coup d'oeil, elle eut comme à chaque fois l'impression que depuis sa dernière visite les bâtiments s'étaient encore dégradés. Elle en voulut à sa soeur d'être aussi entêtée et de les laisser délibérément tomber en ruine sous prétexte qu'elle ne les utilisait pas. Seule la maison était entretenue, et bien mal, pensa-t-elle. Roselyne ne faisait que l'indispensable et n'avait rien modernisé depuis qu'elle s'y était installée.

Elle attrapa sa veste sur le siège arrière, une veste de soie rouge à impression cachemire, totalement déplacée à la campagne, mais elle faisait exprès de s'habiller avec recherche lorsqu'elle venait rendre visite à sa soeur. Roselyne, elle, s'habillait comme un sac, et ne portait que des robes informes qui faisaient paraître encore plus monstrueux son corps d'obèse. (Dieu merci, Liliane n'avait pas hérité de l'infirmité maternelle, elle était mince, comme son père.) Elle descendit de voiture. Il faisait très chaud. Il était midi, et le soleil brillait dans un ciel limpide. Et dire qu'il faisait plus chaud ici que dans les îles du Pacifique, d'où elle revenait. Elle avait d'ailleurs ruminé cela toute la matinée pendant qu'elle conduisait, comme s'il s'agissait d'une injustice.

Comme elle s'approchait de la maison, Roselyne en sortit. C'était une grosse femme brune et pâle, dont le visage poupin avait un air renfrogné. Elle s'arrêta sur le seuil, se figea dans l'encadrement de la porte, puis resta là immobile. «Quelle chaleur ici! Vous n'êtes pas encore cuites?» dit Liliane en guise de bonjour, mais aussitôt elle s'en mordit les lèvres. Roselyne la regardait sans rien dire, et ses deux petits yeux bruns brillaient entre des replis de peau blême. Liliane sentit leur brûlure, comme celle de deux pointes de feu sur sa peau bronzée.

Liliane ne venait pas chez sa soeur par sympathie (les deux femmes restaient souvent sans nouvelles l'une de l'autre pendant des mois) mais pour chercher sa fille, Delphine, une ga-





mine de treize ans, qu'elle avait laissée là pendant les vacances. C'était la première fois qu'elle se séparait d'elle, mais elle avait fait taire ses scrupules parce qu'elle avait une envie irrésistible de réaliser un vieux rêve de voyage au bout du monde. Ce rêve, elle le portait en elle depuis toujours, et comme enfin elle se sentait libre de tout attachement (sans parents, sans mari, sa fille sortie de l'enfance), elle tenait à le réaliser au plus vite. C'est sa fille qui avait provoqué cette décision. Elle lui avait dit un jour (ignorant tout du rêve de sa mère): «Si tu ne te remaries pas très vite, je vais être obligée de t'abandonner.» Liliane était tombée des nues. Et elle avait eu beaucoup de mal à faire admettre à la petite qu'elle n'était pour rien dans sa solitude. Alors, une idée avait germé dans son esprit, pour quoi ne pas en profiter pour prendre un peu le large? Comme Delphine n'avait pas rechigné à l'idée de venir chez sa tante, et que pour une fois Roselyne avait fait preuve de bon sens et avait accepté de la recevoir, Liliane était partie en toute tranquillité.

Roselyne était célibataire et vivait seule à longueur d'année dans cette grande baraque qui avait été la maison de leurs parents. C'était une ferme qui avait périclité après la mort de leur père. Puis leur mère était morte à son tour, et les deux filles avaient vendu les terres, mais Roselyne s'était obstinée à vouloir garder la maison. Elle n'y habitait pas encore à ce moment-là. Ce n'est que quelques années plus tard qu'elle était venue s'y installer, et Liliane était persuadée que c'était le résultat du harcèlement qu'elle lui avait fait subir. Liliane, en effet, avait tout fait pour convaincre sa soeur de se débarrasser de cette maison avant qu'elle ne devienne invendable. Elle avait invoqué aussi bien la dégradation inévitable si elle restait fermée que l'entretien onéreux, mais sa soeur était restée sourde à tous ses arguments, jusqu'au jour où soudainement elle avait annoncé sa décision de venir y vivre. Liliane l'avait traitée de folle. Puis, à la réflexion, elle s'était réjouie de cette décision, persuadée que Roselyne cédait à une lubie, mais qu'elle ne tiendrait pas le coup très longtemps, et que cette tentative de retour à la campagne l'en dégoûterait définitivement. Mais le temps passait et Roselyne ne montrait aucun signe de revirement.

— L'avantage des vieux murs, c'est qu'ils gardent la fraîcheur, dit Roselyne, comme s'il s'agissait d'une vérité qu'elle jugeait bon de rappeler. Et elle se retourna pour rentrer dans la maison, précédant sa soeur. En la voyant de dos, Liliane la trouva à faire peur, il lui sembla qu'elle était de plus en plus grosse. Roselyne sentait très bien le regard de sa soeur sur son dos. Mais elle s'en moquait. Un sourire passa même sur ses lèvres. Il faisait frais dans la cuisine où elles entrèrent, et Liliane enfila sa veste en frissonnant. Il y avait de quoi attraper la mort dans ces vieux murs. Même l'été on y sentait l'humidité prête à vous tomber sur les épaules. Les deux fenêtres qui





donnaient sur le jardin, à l'arrière de la maison, avaient beau être grandes ouvertes, le rayon de soleil qui entraît avait du mal à réchauffer cette pièce lugubre qui aurait sûrement senti le moisi si des odeurs de cuisine n'avaient pas flotté en permanence dans l'atmosphère.

Roselyne s'était plantée devant la cuisinière et tournait une cuillère en bois dans une cocotte. Elle était à son affaire. Cuisiner était une de ses passions, et comme elle n'avait personne à nourrir, elle se goinfrait. Le résultat : elle était énorme. Et Liliane était littéralement atterrée à chaque rencontre de la voir s'avachir un peu plus. Pour ne pas l'accabler, elle invoquait l'excuse de l'hérédité, mais au fond elle n'y croyait pas. L'obésité de leur mère était due aussi à une gourmandise démesurée, en tout cas c'est ce que Liliane (après avoir honnêtement réfléchi) pensait, et elle n'était pas prête à en démordre tellement maintenant cela lui paraissait évident. Et même si Roselyne avait hérité de cette faiblesse, elle aurait pu ne pas s'y adonner pour autant. D'un geste lent, Roselyne porta sa cuillère à sa bouche, tout en avançant le cou et les lèvres pour venir à sa rencontre. Elle aspira un peu de sauce, une fois, deux fois, en faisant claquer sa langue, puis satisfaite elle replongea la cuillère dans la cocotte.

Liliane, qui la regardait, ne put s'empêcher de froncer les sourcils et de réprimer une grimace de dégoût. Sa soeur n'était au fond qu'une paysanne goulue. Comme sa mère. Elle croyait revoir sa mère. Cette pensée la glaça. Tant d'efforts pour en arriver là ! Liliane se sentit vaincue. Elle, qui avait coutume de répéter : « On s'est battu pour s'en sortir » (elle englobait toujours sa soeur dans ses efforts farouches), devait bien admettre maintenant, que plus le temps passait, plus le « on » ne concernait plus qu'elle. A regarder Roselyne, on aurait en effet juré qu'elle n'était jamais sortie de sa ferme. Et même si elle allait tous les jours à l'hôpital de la ville d'à côté, où elle était sage-femme, c'est aux paysans du village qu'elle ressemblait de plus en plus.

Tant d'images refoulées lui venaient à l'esprit que Liliane éprouva un besoin urgent de contact physique avec les objets qui l'entouraient, pour s'assurer qu'elle restait bien ancrée dans le présent. Elle concentra son attention sur la table. Le couvert avait été mis, à la hâte, sans soin. Il n'y avait pas de nappe, les assiettes avaient été posées à même le bois, et les couverts étaient tombés au hasard, les fourchettes dents en l'air. Liliane retourna les fourchettes une à une et les plaça à gauche des assiettes, elle remit les couteaux bien droit, la lame tournée vers l'intérieur. Elle crut même que les verres n'étaient pas très propres ; elle en prit un pour voir, l'examina longtemps dans le soleil. Elle le tenait par le pied et le faisait tourner dans sa main, mais elle pensait à autre chose. Soudain, elle eut conscience du regard de sa soeur, et concen-





trant son attention, elle vit alors que le verre était propre. Elle haussa les épaules et le reposa sur la table en essayant de bien le centrer par rapport à l'assiette, le déplaçant imperceptiblement de gauche à droite puis de droite à gauche pour lui trouver sa position exacte, et cette opération l'occupa encore plusieurs dizaines de secondes. Elle essayait de rétablir le calme dans son esprit. Elle luttait avec l'obsession qu'elle n'arriverait jamais à arracher sa soeur à cette glu du passé.

— Les verres ne sont pas propres? demanda Roselyne d'un ton de reproche.

— Ce n'est pas ce que je regardais, répondit-elle, mais pour ne pas la vexer en laissant planer un doute, elle ajouta: Ce sont les verres qui viennent de grand-mère, n'est-ce pas?

— Tu les veux? dit Roselyne.

— Mon dieu, non, répondit Liliane.

— Si tu les veux, ils sont à toi, insista Roselyne. Ils sont autant à toi qu'à moi. Et, je ne me battra pas pour des verres.

«Qui parle de se battre?» pensa Liliane et elle dit: «J'ai assez de verres comme ça. J'ai encore tous mes cadeaux de mariage.» Elle était divorcée, mais ne pouvait s'empêcher, en présence de Roselyne, de faire allusion à son ancien statut de femme mariée même si c'était pour dire que son divorce avait été la meilleure affaire de sa vie. Son mari lui versait une pension généreuse et la laissait élever sa fille à sa guise. Elle ne le voyait jamais, et en était très heureuse, non pas qu'elle eût quoi que ce soit contre lui, mais elle préférait ne pas partager sa vie avec un homme. Elle blâmait cependant sa soeur de n'avoir jamais fait l'effort de plaire, et prétendait que maintenant elle s'enlaidissait à plaisir et que, pour ajouter à la disgrâce de son corps obèse, elle faisait exprès de s'affubler de robes hideuses.

— Tu prends ce que tu veux, insista Roselyne. Moi, j'ai besoin de si peu.

— Bien sûr, dit Liliane un peu sèchement et intérieurement elle ajouta, quand on vit comme tu le fais! En recluse, sans jamais voir personne, que les paysans du village, et les accouchées de l'hôpital. Quelle existence! Mais ce qui révoltait le plus Liliane, c'est qu'elle soupçonnait que Roselyne aimait cette vie. Elle l'imaginait passant des journées entières à lire (sa deuxième passion) dans la cuisine, tout en se mijotant des petits plats qu'elle mangeait seule.

Elles avaient été deux soeurs inséparables. Liliane était l'aînée, mais d'un an seulement, et elles avaient grandi si proches l'une de l'autre qu'on les prenait alors pour des jumelles. A cette époque, elles étaient brunes toutes les deux, Liliane avait le teint doré de son père et Roselyne la peau très blanche de sa mère. Depuis son mariage, Liliane était blonde, et cela remontait si loin qu'elle prétendait ne plus se souvenir à quoi elle ressemblait auparavant. Il y avait bien des photos, mais





tellement mauvaises qu'à moins de savoir que c'était elle, on se méprenait, on aurait vraiment dit quelqu'un d'autre. Dans leur enfance, Roselyne avait toujours eu l'initiative des jeux. Elle lisait beaucoup déjà et emmenait Liliane dans ses rêves. Elle savait, par exemple, transformer une fenêtre de grenier en hublot de navire ou en cockpit d'avion et, sous l'effet de sa voix, le paysage de tous les jours se changeait en rivages lointains, en terres ennemies, se peuplait d'inconnus, dévoilait des dangers insoupçonnés, laissait supposer mille secrets. Et Liliane fascinée vivait à ses côtés des aventures périlleuses. Elles avaient ainsi parcouru le monde, au gré des lectures de Roselyne.

Qu'était-il advenu de cette soif de voyages qui les habitait alors? Et qui eut cru que seule Liliane mènerait à bien leurs rêves d'enfants? Quand elle avait dit à Roselyne qu'elle partait pour le Pacifique, elle n'en avait obtenu qu'un grognement d'indifférence, et n'avait pas soulevé plus d'enthousiasme que si elle avait annoncé son départ pour la ville voisine; et pourtant Nouméa, Tahiti, les îles, elles y étaient allées souvent ensemble. Liliane hésitait maintenant à lui dire ce qu'elle avait vu. Ne poserait-elle pas de questions si cela l'intéressait vraiment? Sans doute avait-elle oublié tous ces jeux d'autrefois, les avait-elle balayés de sa mémoire comme on se débarrasse en grandissant de la peur du noir ou comme on cesse de croire au père Noël. Elle avait lu bien d'autres livres depuis. Liliane eut soudain l'impression d'être très puérile. Il fallait qu'elle soit naïve pour avoir cru que, comme elle, Roselyne était encore attachée à ces vieux rêves. Mais pourquoi étaient-ils restés si vivants en elle? Était-ce parce que, depuis, tout avait été si réel.

Roselyne était toujours plantée devant la cuisinière. Elle tournait le dos à sa soeur et remuait lentement la cuillère de bois dans la cocotte. Un délicieux parfum de sauce aux herbes embaumait la cuisine. La seule transformation qu'elle avait apporté à cette pièce était l'installation d'étagères pour ses livres. Une installation très rudimentaire, mais qui lui permettait de les avoir à portée de la main quand elle cuisinait, elle aimait lire au point de continuer à lire en surveillant un plat qui mijotait. Elle avait elle-même fixé au mur les planches sans prendre la peine de les peindre, par paresse, ou prévoyant sans doute comme c'était le cas maintenant qu'elles allaient disparaître sous une accumulation de livres. Des livres très abîmés pour la plupart, lus et relus, cassés pour garder la page, jetés les uns sur les autres, sans ordre, mais dont elle ne se serait séparée pour rien au monde. Tout ce à quoi elle s'intéressait devait être contenu dans ces livres. (S'il fallait les lire pour le savoir! Liliane préférait ne pas y penser.) Ils envahissaient la cuisine, et il y en avait autant dans sa chambre. Quant au reste de la maison, elle n'y mettait jamais les pieds. Toutes les autres pièces étaient restées telles que sa





mère les avait laissées. Cette négligence, qui ne faisait que confirmer que Roselyne n'avait aucun sens des réalités, irritait Liliane au plus haut point, car tant qu'à la voir habiter cette maison, elle aurait souhaité qu'elle la transforme, qu'elle en prenne vraiment possession. Au lieu de ça, Roselyne s'accommodait du manque de confort et semblait totalement aveugle à la vétusté. Liliane avait parlé à plusieurs reprises des travaux de modernisation que l'on pourrait entreprendre, mais autant parler dans le vide. Impuissante, elle déplorait la passivité de sa soeur. Roselyne était molle. Liliane qui aimait regarder la réalité en face avait fini par l'admettre. Et étrangement, ce mot, bien qu'elle détestât ce qu'il recouvrait, lui procurait toujours, lorsqu'elle le prononçait, un léger frisson de satisfaction. Il correspondait très exactement à ce qu'était Roselyne. Et Liliane se le répétait parfois, juste pour le plaisir, avec l'agréable sensation qu'elle réussissait alors à enfermer sa soeur dans ces deux syllabes.

— Delphine a-t-elle été mignonne? dit Liliane. Il fallait qu'elle remercie Roselyne d'avoir gardé sa fille, mais connaissant sa soeur, elle jugeait préférable de s'en tenir au minimum. Roselyne n'appréciait guère les effusions, et elle regarderait certainement avec suspicion des remerciements trop chaleureux.

— Mignonne? répondit Roselyne d'un ton railleur.

— Elle a été désagréable? demanda Liliane, inquiète, redoutant tout ce qu'elle s'était interdit d'imaginer pendant son absence, pour ne pas gâter ses vacances.

— Au contraire, triompha Roselyne qui devinait le cheminement de la pensée de sa soeur.

— Mais, alors?

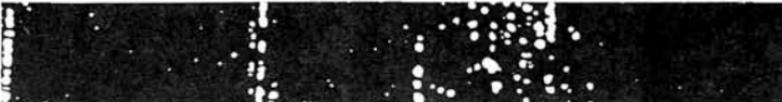
Roselyne ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire? insista Liliane.

— Tu parles d'elle comme si elle avait deux ans, grommela Roselyne. Mais, tout s'est bien passé que je sache. Tu n'auras qu'à le lui demander toi-même.

Elle sortit alors du four une énorme tarte aux prunes, grésillante de jus brûlant. La chaleur du four et l'odeur des prunes emplirent la cuisine d'une bouffée écoeurante d'air chaud et sucré, qui balaya le parfum des herbes. Liliane faillit en être *incommodée*, elle s'approcha de l'une des fenêtres pour respirer, et son regard erra dans le jardin. Delphine lisait, allongée dans un hamac tendu entre deux arbres. Liliane ne se souvenait pas de ce hamac. Et tout en fouillant sa mémoire, elle observait sa fille. Mais, comme elle était allongée, elle la voyait mal. Elle plissa les yeux pour mieux concentrer son regard. Elle avait le sentiment qu'un détail lui échappait.

— C'est prêt, dit Roselyne dans son dos. Appelle Delphine. Comme Liliane restait muette, Roselyne cria: Delphine!, et la petite descendit du hamac et s'approcha tranquillement de la maison, son livre à la main, refermé sur son index pour



ne pas perdre la page. Liliane porta brusquement la main à sa bouche et eut l'impression de réprimer un cri. Delphine était méconnaissable, elle avait grossi, elle était bouffie, et pour tout arranger, elle était ficelée dans une robe de Roselyne.

— Qu'est-ce qu'elle porte? demanda-t-elle, à demi étouffée par la colère.

— Une de mes robes, répondit Roselyne d'une voix neutre.

— Mais, pourquoi? rugit Liliane, tout en regrettant aussitôt cette question stupide.

— Il faut bien qu'elle porte quelque chose.

Lorsque Delphine entra dans la cuisine, elle se heurta au regard courroucé de sa mère. Elle ne pensa pas un instant en être la cause, consciente qu'elle était de la dissension entre les deux soeurs. Mais lorsqu'elle s'approcha pour l'embrasser, elle fut étonnée de voir que sa mère ne la quittait toujours pas des yeux, et la détaillait des pieds à la tête du même regard noir. Elle passa outre et tendit les lèvres. Elle fut interrompue dans son élan par une main qui se posa fermement sur son épaule. Et Liliane, l'étreignant ainsi à distance, l'embrassa du bout des lèvres. Puis, ne pouvant plus se contenir, elle dit: Ma chérie, tu es affreuse!», et pour se faire bien comprendre, sans doute, elle ajouta: «Tu ne peux pas rester comme ça. Il faut que tu maigrisses.» Delphine, hébétée, esquissa un pas en arrière pour se libérer de l'étreinte de sa mère et se tourna vers sa tante. Un sourire satisfait illuminait le visage de Roselyne.